

Schéma littéraire et artistique d'Ostende

par Joseph DELMELLE

Cité médiane de notre littoral, Ostende mêle, aux souvenirs de nos vacances, le soleil et la brise, la friable douceur du sable et le mouvement des vagues, la rumeur de la foule estivale et les cris des enfants, la musique des orchestres et le mugissement des sirènes, la couleur des parasols et celle des coques et des voiles, l'odeur du goudron, de la crevette et de la langoustine. Ville kaléidoscope, ville coquillage, Ostende est la reine des plages, la plage des rois, de chacun et de tous, ainsi qu'un port extrêmement actif où navires de haute mer, yachts vagabonds et barques de pêche trouvent les uns et les autres des bassins à flot pouvant les accueillir. Ainsi, centre balnéaire, rendez-vous de villégiature et de cure, point de jonction des routes terrestres et maritimes, Ostende est une manière de capitale. De capitale dont le règne s'étend, en particulier, à toute la période d'été.

Ville capitale, Ostende l'est aussi sur les plans voisins des arts et des lettres. Elle a vu naître ou se manifester quelques grands peintres et un certain nombre d'écrivains dignes d'attention. On sait, par ailleurs, que — prodigieux sourcier, enthousiaste découvreur de talents, rassembleur de fervents amateurs de beauté — Edmond Picard a créé une formule : « **Ostende — Centre d'Art** », qui n'a jamais cessé de correspondre à une réalité grâce à quelques rayonnantes personnalités ainsi qu'au Casino-kursaal, au Conservatoire, au Palais des Thermes où se succèdent expositions, récitals, conférences, festivals et congrès. Mais ce n'est pas tout : Ostende, berceau ou habitat d'un certain nombre de célébrités artistiques et littéraires, plaque tournante où les neuf muses apparaissent ensemble ou tour à tour dans la lumière des projecteurs, rendez-vous de ceux dont l'esprit et l'amour de la beauté s'expriment à la pointe du pinceau ou de la plume, est encore un thème. Un thème magnifiquement inspirant. ★ ★ ★

Ostende a donné le jour ou le gîte, nous l'avons rappelé, à des artistes et des écrivains remarquables. La liste de ceux-ci est beaucoup plus longue que d'aucuns se l'imaginent. Nous ne pouvons songer, dans le cadre d'un article tel que celui-ci — qui n'a d'autre prétention que d'introduire un sujet extrêmement vaste —, à passer cette longue liste en revue. Nous nous bornerons donc à souligner quelques noms dont, en tout premier lieu, celui de James Ensor. Celui-ci n'est-il pas, en effet, le nom du plus célèbre des peintres et, aussi, des écrivains ostendais?

Né le vendredi 13 avril 1860 à Ostende, James Ensor y a passé la plus grande partie de son existence et y est mort. Il repose à l'ombre du clocher de Mariakerke près duquel il a maintes fois planté son chevalet.

Ernest Gorbitz, qui approcha le maître, souligne — dans un article inséré dans le corps du présent numéro — l'originalité de l'œuvre picturale d'Ensor. Il rappelle, par ailleurs, que cet indépendant, ce solitaire, ce « provincial » a fait, d'Ostende, « **un carrefour de l'art, un centre artistique** ». Nous reparlerons du pouvoir attirant, de la puissance aimantée, de l'ascendant de James Ensor sur ses contemporains. Parmi tous ceux-ci, combien n'ont vu, du peintre-baron, qu'un seul aspect? Pinceau toujours jeune, entré de plain-pied en peinture dès 1880, James Ensor était un homme très divers : musicien, il a

imaginé un ballet-pantomime intitulé : « Flirt de Marionettes », orchestré en 1911 par Brusselmans et créé en 1924 par l'opéra flamand d'Anvers; écrivain, il a signé des lettres, des préfaces, des pamphlets et prononcé des discours ou des allocutions d'un style extrêmement personnel, truculent, généreux, ambigu, unique, inclassable, qui lui ont valu, auprès d'une élite, une réputation hors-série, singulière. Images torrentielles, imprévues et déconcertantes, adjectifs nouveaux, mots inventés composent, sous le signe d'un esprit frondeur, un amalgame d'une incontestable originalité. On en jugera à la lecture de cet extrait d'un essai sur *La Mer médicinale*, publié, par James Ensor, dans la revue *Cure Marine* en 1931 :

Mer médicinale, mer West-nationale, mère adorée, je veux en un bouquet tout frais, sans façons surréalistes, célébrer vos cent faces... vos surfaces, vos facettes, vos fossette vos dessous tubescents, vos crêtes diamantées, vos dessous saphyrés, vos bienfaits, vos délices, vos charmes profonds.

Mer complaisante d'Ostende, vous daignez, soir et matin, systématiquement, ma foi, embrasser nos plate-côtes, fouetter nos dunes, éponger nos brise-lames, saler nos harengs.

Mer guérissante, mer spirituelle et moralisatrice. Vous décarminiez les lèvres cardinales carnivores, cannibales, jus de crevettes ou bicolorés et de ciment plâtrées de nos Eves baigneuses déculottées, Eves garçonnnes-polissonnes en voie de multiplication. Eves modernistes-arrivistes, misettes débouclées aux poils ras rasimus rasibusette risrasse traderiderasse, mais chut! chahut; mer musicale hardie et malicieuse, un remous chaud-froid décèle et révèle les monts et les merveilles, salines et satinées.

De l'eau, de l'eau bien salée, mer d'Ostende, pour rincer, laver les bas-bleus isabellés altérés, cracheuses de billes roses, de l'eau pour démasquer nos dames en détresse, baigneuses varicelleuses aux pieds cornus-cornés.

De l'eau, de l'eau, belles Dames-Jeannes cramoisies, matrones moustachues pour atténuer vos jards, nettoyer vos humeurs, désendeuilleur vos griffes coquillées. De l'eau, de l'eau, pour saumurer les lards doux, saumoner les cuisseaux grenouilleux, parfumer les bees d'azur. De l'eau, une cure d'eau, pour désinfecter les laits de poules, foies d'oies, œils de perdrix, voix de canards, cervelles de dindes, de pierrot-d'asticot, cœur de pigeon ou d'artichaut, nerfs de papier mâché, culs de plomb, gosiers secs, voix dures timbrées d'acier trempé, jus de chicots.

Oui, belles dames et déesses, notre mer d'Ostende, humble et fidèle telle chienne marine, lèche et purlèche vos pieds légers. Elle aboie aussi aux lunes. Elle caresse et renforce les mollets douillets molestés par le temps. Elle donne fraîcheur en canicule et chaleur au printemps...

Les écrits de James Ensor ont été réunis en volumes. Les éditions Lumière, en 1943, les ont tous repris dans un seul volume, préfacé par Henri Vandeputte.

Bien qu'ayant vu le jour à Bruxelles en 1887, Henri Vandeputte — ami d'Ensor — mérite d'être rangé à côté des artistes, écrivains et poètes « nés natis » d'Ostende. Ce poète d'une fierté un peu sauvage, décédé il y a quelques années à peine, vécut de longues années dans la Reine des plages où il dirigea « Le Carillon », présida aux destinées du Casino-Kursaal, géra plusieurs palaces et tint, pour finir, une librairie bien achalandée, au n° 2 de la rue de Madrid. Nous conservons précieusement, dans nos tiroirs, la seule carte qu'il nous adressa jamais. Elle contient cet aveu : « En devenant humain, je suis aussi devenu provincial ».

Un autre écrivain, également Ostendais de dilection, doit être cité à la suite du cher Henri Vandeputte. Depuis une trentaine d'années, Pierre Maes — c'est de lui qu'il s'agit — demeure fidèle à la ville portuaire et balnéaire. Il y a dirigé, lui aussi, l'hebdomadaire *Le Carillon*, de belle mémoire, et y a écrit — patiemment — plusieurs ouvrages parmi lesquels il faut retenir, en tout premier lieu, la biographie d'un épistolier trop oublié : Victor Jacquemont, ami de Stendhal et de Prosper Mérimée, et une vie de Georges Rodenbach. S'évadant quelquefois de ses laborieuses recherches, Pierre Maes a rédigé, notamment à l'intention du défunt *Journal de Bruges*, des articles ayant souvent, comme thème, Ostende. Ces subtiles évocations — celles, par exemple, qui s'intitulent : *Incantation* et *L'Hiver marin* — ne seront-elles pas rassemblées en volume, quelque jour prochain?

Voici deux noms encore : Albert Kies et — question d'assurer ici la « présence » des lettres flamandes — Karel Jonckheere.

Albert Kies est né à Ostende en 1915. Professeur, il a enseigné à Bruges, Tirlemont et Bruxelles, mettant ses loisirs à profit en rédigeant de nombreux pastiches d'une excellente qualité, réunis sous le titre : *Sardines à l'instar*. L'Ostendais a-t-il, pour l'humour, un penchant particulier? Après James Ensor et Henri Vandeputte, Albert Kies permet sans doute de répondre par l'affirmative à cette question. Mais, tout en aimant la facétie — celle-ci se signalant, en l'occurrence, par son t et et son intelligence —, Albert Kies apprécie également le travail sérieux, solide, utile. Exégète, il est l'auteur d'une thèse sur « *L'Influence de Baudelaire en Belgique* », dont quelques fragments seulement ont été publiés à ce jour.

Karel Jonckheere, que l'on considère à juste titre comme l'un des chefs de file de la littérature flamande, à vu le jour — tout comme Daan Boens, Fernand Vercknocke, Gaston Duribreux et nombre d'autres représentants des lettres d'expression néerlandaise — à Ostende, il y a juste un demi-siècle. Poète du quotidien avec « *Proefvlucht* », il verse dans l'élégie avec « *Het Witte Zeil* », et certains de ses recueils suivants. On lui doit aussi un roman, des récits de voyage où la mer tient souvent la vedette, et des traductions de l'anglais et du français. Karel Jonckheere manie d'ailleurs avec une remarquable aisance ces deux langues, ressemblant en cela à quantité de ses concitoyens, car Ostende, cité balnéaire et passerelle unissant l'Angleterre et l'Europe, est, par tradition, ce que des lois arbitraires s'efforcent de nier, une ville trilingue...

Au temps où Léopold II, roi génial et claudicant, se promenait sur la digue de mer ou tout au long de l'estacade, Edmond Picard fondait donc, avec l'appui de son ami Marquet, un cénacle ayant comme enseigne « *Ostende — Centre d'Art* ».

Centre d'art, et lieu où souffle l'esprit, Ostende l'a toujours été, accueillant les écrivains les plus connus, les chefs d'orchestre les plus réputés, les scilicet les plus appréciés, les écrivains les plus notoires. Dressera-t-on jamais la liste de tous ceux qui y passèrent : Ruhlman, Kubelik, Ysaye, Van Dyck, Litvine, Andrée Gide, Rilke, Van der Meer de Walcheren; Herbert Reed, René Huyghe, etc.?

Si Ostende a réellement droit au titre mirifique qu'Edmond Picard lui décerna, c'est grâce, d'abord, à quelques rayonnantes personnalités au premier rang desquelles il convient de situer, une nouvelle fois, James Ensor. « *Qui dit Ensor, dit ensorcellement* » ont écrit, avec pertinence, Luc et Paul Haesaerts. Pendant plus d'un demi-siècle, cette fascination devait s'exercer sur toute une foule d'artistes, écrivains ou poètes et la maison de la rue de Flandre, où vivait James Ensor, accueillit Eugène Demolder, Emile Verhaeren, Grégoire, Le Roy, Florent Fels, Laurent Tailhade, J.-J. Delens, Vittorio Pica, Paul Desmeth, Charles Bernard, Roger Avermaete, Paul Fierens, Jean Teugels, Albert Croquez, Jean-Jacques Gaillard, Marie Delcourt, Firmin Cuypers, Marcel Wyseur, Henri Vandeputte, beaucoup d'autres encore, venus de bien plus loin que les frontières de notre pays. Le regretté Firmin Cuypers, qui dirigea le « *Carillon* » d'Ostende avant de devenir rédacteur du « *Journal de Bruges et de la province* », notaît dans son petit livre : « *Aspects et propos de James Ensor* », publié en 1946 : « *Sans doute, l'homme est d'un abord difficile, et quiconque ne force pas son intimité, car il a été souvent trahi et il témoigne une méfiance instinctive à l'égard des intrus. Mais il redoute autant d'être trahi par les hommes que d'en être oublié, et il m'a dit souvent : « Le jour où l'on cessera de parler de moi, j'appartiendrai au passé, et rien n'est plus mortel pour un artiste que le silence autour de son œuvre et de sa personne... » C'est pourquoi il a toujours recherché la sympathie de jeunes, la société des admirateurs. Entre les deux guerres, son atelier était un centre accueillant où, durant la saison estivale, on rencontrait des diplomates, des célébrités de la scène et de l'écran, des artistes et des écrivains de passage à Ostende. Aucune vedette du Kursaal n'omettait d'aller saluer Ensor chez lui, parce que c'était devenu une sorte de rite... »*

Ensor ne s'est pas servi de l'attirance qu'il exerçait sur ses contemporains, en particulier sur les écrivains, mais celle-ci a bien servi sa réputation et sa gloire. Peu de peintres, en effet, ont suscité tant d'exégètes et d'apologistes. Il suffit, pour s'en convaincre, de consulter la liste des écrits qui lui ont été consacrés : livres, brochures, articles et poèmes. Aux auteurs italiens, allemands ou néerlandais figurant sur cette liste s'ajoutent les noms d'une multitude d'écrivains belges, depuis Emile Verhaeren jusqu'à Jacques Meuris et Jean Stevo en passant par Hubert Krains, Frans Hellens, Fernand Crommelynck, Michel de Ghelderode, etc., sans oublier tous ceux que nous avons déjà cités. Et chacun de ceux-ci et de ceux-là, parlant d'Ensor, ont aussi parlé d'Ostende. « *Comment pourrait-on comprendre Ensor, sans comprendre et aimer Ostende?* » interrogeait Jean Stevo. « *L'un ne peut s'admettre sans l'autre* », continuait ce dernier... Il y a un « *climat Ensor* » qui est né, qui s'est développé dans la lumière d'Ostende, grise et fine, répandue en poudroier d'argent sur les lames vertes et sur les façades tarabiscotées de maintes villas. Et ce « *climat Ensor* » que l'on retrouve encore chaque année au bal du « *Rat Mort* » (1), que l'on retrouve dans les rues d'Ostende les jours de carnaval, ce climat est bien attachant... »

Un autre grand vivant, le poète Henri Vandeputte, a également contribué à faire,

(1) Le célèbre bal ostendais du Rat Mort a été créé par le cercle Caecilia d'Ostende. James Ensor a été l'un des principaux artisans de cette création. C'est au retour de Paris où il s'était rendu avec quelques amis ostendais, jeunes gens facétieux et dynamiques, que le peintre émit l'idée d'organiser annuellement un grand bal paré, masqué et travesti. La première édition de celui-ci remonte à 1896.

d'Ostende, un carrefour artistique et littéraire. Dirigeant « Le Carillon », il a réuni, autour de lui, quantité de poètes et d'écrivains, particulièrement d'avant-garde, dont certains devaient se retrouver, plus tard, à l'enseigne de « La Flandre littéraire ». Fondée en 1925 par Firmin Cuypers et William Coolen, cette revue anthologique, qui se transforma en cahiers périodiques centrés sur des thèmes déterminés et un écrivain ou une grande œuvre, disparut en 1932, année où Firmin Cuypers abandonna Ostende pour Bruges. Avec Michel de Ghelderode (2) — successeur de William Coolen à la co-direction de la revue —, Henri Vandeputte en fut l'un des plus fidèles et des plus remuants collaborateurs. James Ensor, naturellement, se mêla plus d'une fois à l'équipe de « La Flandre littéraire », équipe où voisinaient René Verboom, Franz Hellens, Roger Avermaete, Max Deauville, Robert Guiette, Georges Linze, Jean Teugels et la plupart de ceux qui, à cette époque, apportaient quelque chose de neuf aux lettres de chez nous.

Henri Vandeputte devait également stimuler la vie artistique et littéraire ostendaise quand, après son passage à la direction du « Carillon », il présida aux destinées du Casino-Kursaal. Il y accueillit cantatrices et chanteurs de réputation mondiale, chefs d'orchestre et virtuoses fameux, maintenant de la sorte une tradition inaugurée dès sa fondation et qui, grâce à l'actuel concessionnaire, M. R.-V. de Ramée, ne faiblit pas. Au début, entre 1878 et 1900, la grande salle de concert attirait principalement les étrangers friands de grande et belle musique importée d'outre-Rhin. Aujourd'hui, reconstruit sur l'emplacement de l'étrange palais dont chacun se rappelle encore l'architecture compliquée, le Casino-Kursaal d'Ostende a considérablement élargi ses programmes. Les concerts symphoniques succèdent aux récitals de jazz, les spectacles de music-hall aux festivals gastronomiques, les danseurs moscovites de Pianitsky aux ballets noirs de Boscoe Holder, les conférences aux représentations théâtrales les plus réussies et aux expositions les plus marquantes de notre vie artistique.

A ce mouvement et cette animation, le Conservatoire, le Palais des Thermes, le Théâtre Royal et d'autres lieux publics participent également. Le Conservatoire, qui est plus que centenaire, organise des manifestations du plus haut intérêt, réunissant musiciens, peintres et écrivains. Autre centre rayonnant, le Palais des Thermes donne rendez-vous aux maîtres de la palette, aux savants de toutes les disciplines, aux auteurs venus de tous les horizons de l'esprit. Les congrès y succèdent aux expositions. Il y a quelques années, nous y avons fait une communication sur « Les Lettres belges et la mer », suivant ou précédant un exposé fait par un écrivain venu de France ou d'Angleterre ou, encore, par l'un ou l'autre de nos compatriotes, tel Albert de Burbure de Wezembeek, tel Maurice Pauwaert. Il y a quelques années aussi, une vaste exposition groupant des œuvres de Braque, Matisse, Chagall, Salvador Dalí, Ensor, Chirico, Picasso et d'autres y a attiré la toute grande foule des amateurs d'art. Au Théâtre Royal, l'opéra, le chant alternent avec la comédie d'avant-garde et les œuvres du répertoire consacré. Les galas Karjenty y reviennent chaque année et le Théâtre National de Belgique y a fait applaudir naguère des œuvres de Paul Willems et Shakespeare. Et, à la ronde que mènent le Casino-Kursaal, le Conservatoire, le Palais des Thermes et le Théâtre Royal, se mêlent encore, comme nous l'avons dit, d'autres établissements ou institutions : tribunes, galeries de peinture, etc. Tout cela contribue au maintien d'une certaine ambiance, d'un certain climat. L'esprit y trouve des conditions favorables à son épanouissement...

★ ★ ★

« Il est possible de ne pas aimer l'Ostendais », écrivait Georges de Gueldre, « mais, malgré soi, on se trouve forcé d'aimer Ostende, d'aimer son soleil et sa brise, sa mer et sa houle, son port et ses modestes voiliers... ».

Où, l'on se trouve forcé d'aimer Ostende. Et comme l'amour est le grand stimulant du rêve et de l'action, quoi d'étonnant à ce que tant d'artistes, d'écrivains et de poètes aient réalisé, à Ostende, sur Ostende, tant d'œuvres qui nous apparaissent comme la plus vivante matérialisation de leur joie, de leur bonheur, de leur amour?

Ostende, thème magnifiquement inspirant, est présente — fatalement — dans l'œuvre d'Ensor. L'estacade, le grand bassin, l'église de Mariakerke et bien d'autres coins de la Reine des plages ont tenté le pinceau du peintre et le burin du graveur. Jef Debrock a accordé toute son attention au spectacle de la digue et de la plage et, pour en rendre l'extraordinaire animation, il a aiguisé les poils de sa brosse, à la façon des pointillistes. Au bord d'un quai, Constant Permeke a rencontré une poissarde. Il a peint aussi, à Ostende, une série

(2) Michel de Ghelderode est demeuré Ostendais de dilection. C'est dans cette ville que, naguère, notre confrère et ami Jean Stevo, dont le talent revêtit de multiples aspects, l'a « confessé » devant le micro de la Radiodiffusion Nationale Belge. Ces interviews, qui éclairent la curieuse personnalité de l'auteur de « La Flandre est un songe » et de « Barabas », viennent d'être rassemblés en volume sous le titre : « Les Entretiens d'Ostende ».



Le
Port d'Ostende.

de marines, les unes avec dominante émeraude, les autres écrasées par un ciel trop sombre. Le Brugeois P.-J. Clays a planté son chevalet devant le grand bassin. Marcel Jefferys, subtil mariniste, a traduit, sur la toile, sa vision du chenal, tandis que Guillaume Vogels a réalisé différentes œuvres parmi lesquelles : « Ostende après la pluie », « Cabines sur la plage », « L'estacade d'Ostende », et « Port à marée basse ». De son côté, Maurice Wagemans — qui devait s'éteindre, en 1927, à Breedene-sur-Mer — a découvert, au même endroit, le sujet de plusieurs tableaux : « Bassin à Ostende », « Sur la digue », « Cabines sur la plage », « Quai à Ostende », etc. Combien d'autres peintres, à la suite de tous ceux que nous venons de citer, n'ont pas trouvé, à Ostende, l'inspiration qu'ils avaient peut-être cherché ailleurs mais en vain ?

Les écrivains, de leur côté, ne se sont pas fait faute d'exploiter le thème — étonnement divers — que leur offre la Reine des plages. Les uns interrogent son histoire, surtout l'un des épisodes les plus glorieux et les plus décevants de celle-ci, celui ayant trait à la Compagnie d'Ostende. C'est le cas, notamment, de Michel Huisman, Georges-Henri Dumont et Albert de Burbure de Wezembeek. D'autres auteurs s'intéressent au décor. Tel fut Jean Laenen, qui a réuni des « Images d'Ostendaise », et tel est — aujourd'hui — Albert Guislain, dont les « Lettres ostendaises », publiées naguère dans « Le Soir », mériteraient les honneurs de l'anthologie. D'une de ces épîtres, voici d'ailleurs un extrait :

Ostende! C'est toute notre jeunesse! C'est toute ma jeunesse en tout cas. Ma prime enfance tout d'abord : celle du seau, de la pelle et des châteaux de sable. Celle de la pêche à la crevette, le long du rivage, au temps encore des chaloupes à voile et des « sauveteurs », en suroît couleur d'huile et de goudron. Nous nous réunissions sur les escaliers des cabines, peintes en bleu et blanc, qu'un cheval traînait, à l'heure du bain, vers la vague écumante. Au moment des départs de la malle Ostendaise-Douvres, nous courions en bande, jusqu'au petit phare ou jusqu'à l'estacade, pour voir sortir du chenal les bateaux à aubes qui barattaient l'eau, blanche comme du lait. Ensuite, nous allions cueillir le coquillage et la moule sur les flancs des brises-lames aux senteurs d'algue. Puis vinrent d'autres plaisirs... Je revois tout cela en pensée. Sur un rayon de soleil ou sur un rayon de lune. Je revois le Kursaal qui ressemblait alors à un gâteau St-Honoré en céramique vernie. Le Théâtre tout neuf ou j'assistai, un soir, à la première d'Ambidextre journaliste, pièce d'un auteur belge, l'illustre avocat Edmond Picard. Les grands hôtels de la digue, avec leurs dîneurs que l'ont allait contempler, à la nuit tombée, comme des poissons exotiques derrière la vitre d'un aquarium. Le Music-Hall sur les tréteaux duquel « gambillaient » des petites perruches empanachées qui se prénaient toutes pour Mistinguett. La place d'Armes, son kiosque et ses concerts, si attendrissants lorsque la pluie faisait le vide autour de l'« Orphéon de Dixmude » ou des « Joyeux Enfants de Poelkapelle ».

« Tais-toi mon cœur! » comme disait la « Môme Picrate », l'héroïne de Willy, dont les livres connurent, vers cette époque, une vogue si grande. Tout cela, croyez-moi, je

l'ai retrouvé dans l'Ostende d'aujourd'hui. Il n'existe guère pour moi de ville au monde où le passé resurgisse avec autant d'insistance et d'acuité. Malgré les destructions et les transformations qu'elle a subies, Ostende reste Ostende! Du moins à mes yeux. Sympathique, éprise de luxe comme du désir de paraître, Industrielle, mais cachant soigneusement les gerçures de ses doigts. Un peu secrète aussi. Car Ostende est secrète, ou si vous le préférez mystérieuse. C'est un port qui, comme ses congénères, vit intensément ses drames et ses scandales. Lorsqu'ils viennent à se produire, ils ouvrent scudain sur le tréfonds du caractère, sur la nature, sur les habitudes de la cité, des échappées pleines de surprises... »

D'autres écrivains ont parlé d'Ostende, seuil de la grande aventure marine. N'est-ce pas de là qu'Isi Collin est parti, en qualité de demi-matelot sur le chalutier « La Prévoyance Sociale », pour l'Islande, d'où il devait revenir avec ses « Quinze Ames et un Mousse »? D'autres encore, mêlant la réalité à la fiction, ont illustré le thème d'Ostende à leur façon, exploitant quelques-unes de ses multiples possibilités. Le Maurice Gauchez de « *Marées de Flandres* » n'est-il pas à ranger parmi ceux-là, de même que le Jan Van Dorp de « *Flamand des Vagues* »? Ce gros roman nous reporte à la fin du XVIII^e siècle et au début du XVIII^e. Il nous mêle au peuple des marins et corsaires ostendais, dans les tavernes grouillantes du port et, ensuite, sur le pont de ces navires-allant, au delà de mille dangers, à la rencontre d'îles lointaines sentant la cannelle et le safran.

C'est une entreprise laborieuse et difficile que celle qui consiste à dénombrer les écrivains auxquels Ostende a suggéré soit un livre, soit seulement quelques pages. Car, à côté de ceux qui — tel André Baillon dans « *La Dupe* » — citent nommément la cité, il y a toute l'armée de ceux qui en parlent sous le couvert de l'allusion. N'est-ce pas le cas de Constant Burniaux qui, en écrivant les contes et les nouvelles — souvent émouvantes et toujours baignées de la fraîcheur salée de la mer — de « *Marines* », a dû songer plus d'une fois à Ostende et subtiliser l'un ou l'autre élément de son décor pour construire, à l'aide — aussi — d'autres matériaux d'emprunt, des paysages qui, étant de partout et de nulle part, paraissent postuler une permanence répondant, en quelque sorte, à celle de l'homme psychologique? A vrai dire, Constant Burniaux, dans sa suite de « *Marines* », cite une fois Ostende, dernière étape de son « *Petit Monsieur noir* » sur le chemin de sa destinée, mais de façon si discrète, si rapide...

Plus encore que les écrivains, Ostende a attiré les poètes. Eric de Haulleville y a imaginé et situé l'une de ses fables : « *La Belette à Ostende* », et Robert Goffin faisait imprimer en 1924, dans « *l'Année Poétique belge* », un poème — plein d'images détonnantes — aux vers duquel il recréait, avec une désinvolte habileté, une part du climat de la cité.

Entendis-tu?

Entends-tu encore au Boulevard Van Iseghem

Les Jazz-bands qui jaspent la nuit de leurs sonores assassinats?

Hume donc ces déraillements mélodiques qui ont la couleur des parfums
[chimiques.]

J'ai soupesé des volontés de malhonnête homme

Devant les tables de jeu fleuries de jetons multicolores.

J'ai joué des événements bizarres au baccarat...

Marcel Thiry, quant à lui, a évoqué le bercement de la Malle. José Gers a donné pour titre, à l'un de ses recueils de poèmes, la matricule et le prénom d'un chalutier ostendais : « *O.99 Jeanne* », à bord duquel il s'en alla vers les houles d'Islande. Claude Bernière a défini, avec beaucoup d'adresse, la physionomie estivale du port de pêche. Et, dans son « *Passage au Méridien* », Paul Fierens a inséré cet alerte croquis, rehaussé d'aquarelle :

PLAGE D'OSTENDE

Il y a beaucoup de monde

Et du sable et des drapeaux,

La mer qui descend, qui monte

Et qui change aussi de peau.

La baigneuse fait des grâces

A l'avant-plan du tableau,

Ni trop maigre, ni trop grasse

(C'est rare), les pieds dans l'eau.

Rien de cela n'est en cause,

Ni ton âme. Dans le vent,

Il y a, c'est quelque chose,

Ton corps un peu plus vivant.

*Lui seul est en jeu. Qu'il joue!
Qu'il brunisse doucement,
Chef d'œuvre (ces mains, ces joues)
Du soleil, peintre flamand.*

Dix, vingt ou cent autres poètes ont consacré, à Ostende, quelques vers, quelques strophes, plusieurs poèmes. Les uns — comme Simone Kuhnen de la Cœuillerie dans son « *Pays d'Ouest* » — ont, en évoquant Ostende, retrouvé la joie, l'insouciance et l'exubérance de leur enfance. Les autres, devant la mer ostendaise, ont entendu l'appel des lointains que lancent, du creux des vagues, les blondes sirènes invisibles. Quoi qu'il en soit, Ostende a été, pour la plupart d'entre eux, un thème magnifiquement inspirant et une occasion d'accéder à la poésie...

Joseph DELMELLE.



Les dunes d'Ostende, charme de notre littoral.

(Cliché C.G.T.)